

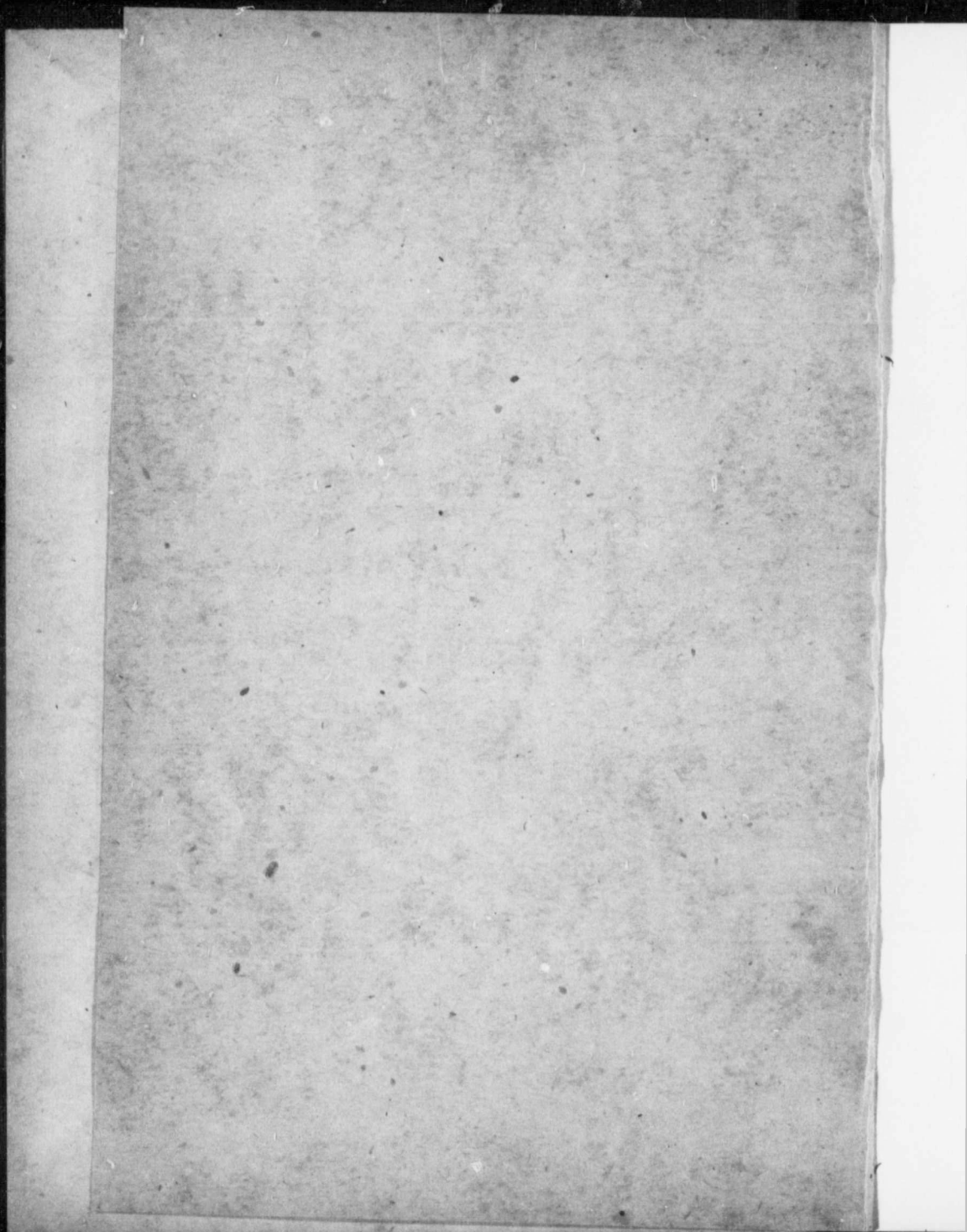
L.-J. DOUCET

PAGES D'HISTOIRE

Les

Sépulcres Blanchis

MS 8507  
07815



L.-J. DOUCET

**PAGES**

---

---

**D'HISTOIRE**

---

---

ET

**LÉGENDES CANADIENNES**



QUÉBEC  
142, rue des Stigmates, 142

---

1914

PS8507  
078P3

138111

DU MÊME AUTEUR



POÉSIES (épuisé)

" La Chanson du Passant "	en	1908
" La Jonchée Nouvelle "	"	1910
" Ode au Christ "	"	1910
" Sur les Remparts "	"	1911
" Les Palais Chimériques "	"	1912
" Les Grimoires "	"	1913
" Près de la Source "	"	1914

PROSE (épuisé)

" Contes du Vieux Temps "	"	1910
---------------------------	---	------



EN PRÉPARATION :

POÉSIE

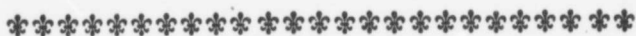
" Les Aubes Mortes "

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

✓





## L'idée des découvertes



L'idée de découvrir des plages nouvelles et des royaumes inconnus fut, pour ainsi dire, de tout temps dans la tête de tous les peuples, surtout chez les peuples voyageurs, chez les tribus nomades et les navigateurs. Les livres les plus anciens font mention d'îles merveilleuses, de terres entrevues dont la fécondité est presque miraculeuse. Une seule grappe de raisin des confins de la " Terre promise " n'était soulevée qu'à force de bras. Les prunes, les pêches et les pommes, toute proportion assurée, étaient bien de nature à tenter l'appétit, certes, d'un peuple errant dans un désert, depuis bientôt deux fois vingt ans. Cette seule affirmation dut faire hâter le pas aux Hébreux affamés, et Moïse,

leur chef habile, n'eut probablement pas la peine d'appuyer sur la taille des melons et des courges qu'ils y devaient cueillir.

Les Argonautes, voguant vers la Colchide à la conquête de la Toison d'or, sont bien l'image des nombreux conquérants venus après eux. Talamon, Héraklès, Orphée, Jason, Castor et Pollux ont eu les mêmes aspirations vers des découvertes heureuses que les Allonzo Sanchez de Huelua, Christophe Colomb, Vasco de Gama, les Cabot et les Cartier.



\*\*\*\*\*

## L'Atlantide

\*

A part les chefs-d'œuvre d'Homère, l'Iliade et l'Odyssée, évoquant les pérégrinations diverses d'Ulysse après la prise de la célèbre ville de Troie, et les épisodes multiples de son retour dans son île d'Ithaque, épopée éternelle où s'inspirent toutes les littératures depuis trois mille ans, la lointaine légende de l'engloutissement de l'île Atlantide intéressera toujours et partout les cerveaux rêveurs ou aventureux.

Les écrivains grecs, et les plus anciens, font mention d'hommes redoutables et belliqueux, venus, apparemment, du fond de l'océan Atlantique et qui menaçaient de s'emparer de la Grèce entière. Ce n'est qu'au prix d'efforts inouis que le peuple grec repoussa l'invasion de ces lut-

teurs acharnés et sanguinaires ; dans certains écrits on y reconnaît ou croit reconnaître les luttes fabuleuses des centaures avec la race primitive des bords des Hellades.

Les historiens modernes sont loin d'être d'accord sur la latitude où se trouvait l'île Atlantide habitée par les êtres à face humaine, et, en un sens très civilisés, sans doute à leur façon, puisqu'ils avaient élevé, dans leur île immense, des cités et des villes grandioses et superbes. Les uns croient que l'Atlantide faisait partie de la Scandinavie ou de la Perse ou de la Mongolie, d'autres ont cru y voir un fait moins éloigné de leur temps, la destruction biblique de Sodome et Gomorrhe ; d'autres encore, et des plus autorisés, y ont vu la destruction et l'engloutissement d'une partie de l'Amérique septentrionale dans le fond de l'océan Atlantique dont la largeur aujourd'hui est de près de mille lieues entre le Canada et la France.

Que l'Atlantide fit, dans ces temps reculés, partie de l'Amérique, voilà l'opinion la plus soutenue, comme le dit Buffon.

Le grand philosophe Platon en parle largement dans deux de ses ouvrages intitulés "Timée et Critias". Critias est un des amis de Platon, et dont le monologue porte sur les habitants de l'Atlantide qu'il dépeint comme bons et désintéressés dans leur île où ils vivent tous très heureux ; mais leur bonheur, après un certain temps, se change en malheur, le jour où ils laissent entrer dans leur âme les désirs de toute sorte, et surtout l'avarice et la cupidité. En une nuit et un jour l'île de l'Atlantide est détruite dans un cataclysme épouvantable. Plusieurs des vaisseaux aujourd'hui qui subissent des naufrages effrayants s'engloutissent et vont unir leur horreur et leurs cadavres à la frayeur comme aux détresses si reculées des tristes effondrements submergés de cette île que l'univers oublie.



Que l'univers l'oublie aujourd'hui, il n'en sera pas moins vrai que par son effroyable destinée, cette île aura servi à éveiller et à enflammer toutes les imaginations inflammables, tous les cœurs héroïques, toutes les âmes aux aspirations profondes, qu'appelaient ardemment la gloire devinée des grandes aventures plus loin, toujours plus loin, que la désespérance des lignes bleues, monotones, mais fascinatrices des lointains horizons, et sous des astres nouveaux, vers des latitudes neuves, dans des climats inconnus et des flores et des faunes, des végétaux que nul n'a moissonnés, que seuls les vents adoucis ont bercés et qu'ils ont fait reluire sous des rayons mystiques, non encore contemplés du regard des humains, dans la caresse des aubes infinies. On devait se dire, on se disait : " puisqu'une île merveilleuse a péri, il doit s'en trouver d'autres". On en a exploré des milliers depuis, et si le bonheur recherché, si le bonheur parfait ne s'y

trouve pas encore, que du moins il nous reste encore les mêmes espérances, et si la terre entière est découverte, cultivons les champs de blés et les champs de la pensée, vivons la vie que Dieu nous donne, chassons les haines qui usent, avant l'heure, les âmes qu'elles atteignent, et qui s'en nourrissent. Le bonheur n'est pas une chose palpable, le bonheur est la sérénité des âmes, c'est la voix intérieure, la voix de la conscience qui dit à l'homme :—choisis ton heure et contemple ton étoile, sois à toi-même aussi ta force, change ton destin qui pleure en joie sereine ; apprends ce que vaut un seul jour de la vie. La vie est belle, si tu la trouves belle, si tu veux être content, que ce soit non par la force extérieure que tu déploies, mais par la force intérieure que tu concentres. Fais bien ce que tu fais. Donne l'importance qu'il convient à chaque chose et à tous les êtres humains. Chasse tous les ennemis de ta pensée !

Et que la force intérieure que tu concentres ne soit pas fatigante et qu'elle soit en harmonie parfaite avec la vie multiple que tu as reçue et que tu donneras. Sache que le vrai bonheur n'a rien, absolument rien d'excessif, car le bonheur le plus durable et qui compense bien amplement la flamme héroïque des hauts conquistadors, c'est la sérénité. Heureux les peuples que l'histoire n'offense pas ! heureuses les grandes âmes qui subissent les naufrages sans songer à se briser et à qui la confiance renforce les ailes !

Le regret le plus triste des condamnés à morts, c'est de fermer, pour toujours, la prunelle de leurs yeux à la lumière des matins. Ils sentent bien, ils sentent trop, à l'heure suprême où la vie se retire devant eux, que, si on la leur rendait, cette vie, libres de toute entrave et libres de la recommencer, ils voudraient l'employer et en user comme le seul bien le plus digne d'être dépensé pour les bonnes causes et les nobles

actions. Les grands cœurs l'ont bien compris, les héros l'ont deviné, les philosophes l'ont affirmé, les poètes l'ont pressenti, il faut rechercher la lumière qui éclaire pour ménager les existences, et contempler la route qu'il est bien de suivre et éviter le sentier et l'ornière où se brisent les courses excessives.

Les héros et les grandes âmes ont été tels pour avoir entendu la voix sincère qui leur parlait à l'heure décisive et impérieuse de la vocation. Heureuses, très heureuses les consciences qui ne se mentent pas à elles-mêmes et ne sont pas elles-mêmes leurs propres ennemis ! Le sophisme le plus difficile à vaincre est celui qui naît et grandit dans la conscience, car on ne peut l'arracher jamais sans en meurtrir l'enveloppe.





## Avant Christophe Colomb



Déjà, avant Christophe Colomb, certains voyageurs et trafiquants émettaient, timidement sans doute, l'opinion que la terre était ronde, puisqu'on parlait d'atteindre les Indes par l'est ou par l'ouest.

Les îles et le continent supposés, et dont on parlait au quinzième siècle étaient habités de toutes sortes de peuplades ; des naufragés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avaient fait souche dans toutes les parties des deux futures Amériques. Lors de la grande découverte officielle par Christophe Colomb en 1492, il y avait des siècles que des tribus de tous rangs et de toutes conditions exploitaient ces pays immenses



que les pouvoirs d'Europe devaient, bientôt après les visites du hardi Génois, se disputer, et exploiter à leur tour. Si, par un effort d'imagination et d'entendement, vous grouper sur une montagne les êtres humains qui peuplaient ces contrées, qu'on appelaient inconnues et nouvelles, vous aurez vite acquis l'idée de la confusion non seulement des langues, mais aussi des innombrables caractères qui distinguent entre eux les autres nations de la terre.

Les régions nouvelles, à l'arrivée des Européens, étaient non-seulement foulées et parcourues par des peuplades, errantes mais aussi, en certaines parties, comme le Pérou, par exemple, donnaient asile à de grands peuples, nourrissaient largement et richement des sociétés policées et avancées dans presque tous les arts. L'art d'embaumer les morts et d'en faire des momies, aussi bien que celui d'élever des pyramides en

guise de tombeau fait croire que les Égyptiens ou descendants d'Égyptiens s'étaient répandus d'abord et groupés ensuite pour former les Aymaras, les Quichuas et les Incas qui laissèrent l'histoire de leur dynastie ; des palais splendides furent construits par les Chimus, toujours dans le Pérou, dans les provinces de Trujillo.

L'encyclopédie française est très précise sur ce sujet :—“ Ce fut en 1021 que Manco-Capac  
“ fonda, à Cuzco, la première monarchie péru-  
“ vienne ; il appartenait à la tribu des Incas,  
“ qui, jusqu'à la conquête, fournit des empereurs  
“ au pays. La domination des Incas marque  
“ l'avènement d'une civilisation relativement très  
“ avancée. Le pouvoir des souverains incas  
“ était absolu : ils étaient à la fois rois et souve-  
“ rains spirituels. Toutes les terres étaient la  
“ propriété de l'empereur, qui les répartissait  
“ entre les habitants suivant leurs besoins. Il

“ existait une noblesse instruite et un clergé  
“ nombreux. Les professions étaient héréditai-  
“ res, l’industrie et l’agriculture florissantes.  
“ Des tisserands fabriquaient de magnifiques  
“ étoffes de laine, qu’ils teignaient de couleurs  
“ vives et que d’autres ouvriers brodaient ; des  
“ artisans travaillaient l’or, l’argent, le plomb, le  
“ cuivre avec tant d’art qu’ils en arrivaient à  
“ faire en métal des jardins factices ; mais ils ne  
“ savaient pas fondre le minerai de fer ; des  
“ potiers confectionnaient des vases de formes  
“ bizarres, souvent doubles, ornés de personna-  
“ ges, en relief et de peintures. Les agricul-  
“ teurs construisaient des murailles pour retenir  
“ la terre sur les pentes des montagnes et ame-  
“ naient l’eau dans des aqueducs pour arroser  
“ leurs plantations. Dans l’empire des Incas, le  
“ calendrier était connu, et les fonctionnaires  
“ communiquaient avec le souverain au moyen de

“ quipos”, cordelettes de différentes couleurs,  
“ munies de nœuds, qui constituaient une véri-  
“ table écriture. Les morts étaient inhumés  
“ dans des monuments avec tout ce qui leur avait  
“ appartenu ; les personnages étaient embaumés.  
“ Les Péruviens rendaient un culte au soleil.  
“ Les Incas ou empereurs étaient considérés  
“ comme les fils du dieu solaire, qui avait pour  
“ épouse la lune ;—ceci évidemment, faisait par-  
“ tie du culte extérieur pour mieux frapper le  
“ cerveau fruste du gros du peuple—mais, au-des-  
“ sus de ces divinités, se plaçait “Pachacamas”,  
“ le créateur de toutes choses. Si grande que  
“ fut leur puissance, les Incas n’avaient pas con-  
“ quis toutes les tribus des montagnes, dont les  
“ descendants vivent encore à la façon de leurs frè-  
“ res, en se livrant à l’agriculture et à l’élevage.  
“ Ils continuent à se vêtir d’un puncho ou à  
“ s’entourer une pièce d’étoffe autour du corps.

“ Ils sont doux, affables comme les “Changos”  
“ qui vivent sur le littoral, et s'adonnent à la  
“ pêche.

“ Quant aux descendants des Quichuas, des  
“ Aymaras, des “Chimus”, etc., ils se sont fon-  
“ dus au milieu des races européennes qui ont  
“ afflué au Pérou après la conquête. On ne les  
“ reconnaît qu'à leur taille peu élevée, à leur  
“ teint d'un brun olivâtre, à leurs cheveux noirs  
“ et lisses, à leur front fuyant, physionomie  
“ sérieuse”.





\*\*\*\*\*

## Un précurseur de Christophe Colomb



Huit ans avant le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique, en l'an 1484, un navigateur de grand mérite, Alonzo Sanchez, natif de Huelua, dans le comté de Niebla, en Espagne, fut poussé après une tempête de vent d'est, de 29 jours, à la merci des flots sur un petit vaisseau de commerce, vers une île qu'on croit être aujourd'hui l'île de Saint-Dominique, au ponent (à l'ouest) des îles Canaries. Sanchez avait, avec ses 17 hommes d'équipage, couru les plus grands dangers et enduré les plus grandes privations, et ce qui lui fut le plus fatal, ce fut que le retour dans son pays ne put s'effectuer que de la manière aussi la plus dure, si bien que des 17

hommes qu'il commandait il ne lui en restait plus que cinq, et tous sérieusement affaiblis par leur misère et inquiétude. Encore ils ne purent atteindre la terre ferme de l'Espagne. Ce fut dans l'île de Terceira, une des Açores, qu'ils débarquèrent pour mourir, eux aussi, comme les douze compagnons, quelque temps après. Dès leur arrivée à Terceira, Alonzo Sanchez et ses quatre malheureux amis avaient été invités chez un pilote d'aussi grande réputation que Sanchez lui-même, et qui devait huit ans plus tard, en découvrir plus grand, en bénéficiant des conseils et de l'expérience coûteuse de ses visiteurs, lesquels moururent, en dépit des soins assidus, prodigués par Christophe Colomb,—ces gens étaient hébergés chez Colomb lui-même — moururent donc en lui léguant leurs cartes et toutes les notes du voyage étrange et lointain qu'ils venaient de faire. Cette année-là, 1484, Colomb

ne s'occupait qu'à préparer des cartes qu'il vendait aux autres navigateurs. La chance, apportée par ces cinq malchanceux, courait après le cartographe et l'hydrographe qu'était alors le futur glorieux favori de Ferdinand et d'Isabelle, roi et reine de la puissante Espagne qui chassait de son sol les Maures avec leurs industries et leur commerce dont l'Espagne avait, jusque là, amplement bénéficié. Les hommes ont tous quelque jour de gloire et de force, les nations ont toutes quelque siècle de richesses, de bonheur, de gloire et de force. L'Espagne avait la force, le bonheur aurait dû s'y trouver au complet, mais le fanatisme et l'intolérance écrasaient et piétinaient bien des choses ; ses richesses s'épuisaient rapidement, et la farine du Maure devait bientôt tourner en son, si le pilote de renom et faiseur de cartes pour les autres pilotes, ne lui eut apporté

la promesse fermement tenue d'une vaste et riche  
plage nouvelle à exploiter.

Après 1492, année de la grande découverte de  
l'Amérique et de la chasse aux Maures vers l'exil,  
et de profondes misères, l'Espagne, en tout vic-  
torieuse, n'avait qu'à diriger ces mêmes Maures  
dans ses terres et richesses inouïes des nouvelles  
colonies qu'elle ouvrait, sans en faire des esclaves,  
comme les nègres, dont elle fit aussi la  
traite, et rien n'eut été si beau que de voir un  
peuple battu en devenir l'ami et l'égal par les  
soins de son maître qui l'avait soumis, après la  
bataille. Dirigés vers l'Amérique du sud, sur  
les vaisseaux de leurs deux Majestés, Ferdinand  
et Isabelle, les Maures d'Espagne, à l'instinct de  
bonté et de fidélité seraient devenus, en grandis-  
sant le peuple allié, le peuple frère du grand  
peuple espagnol.

Ce qu'a manqué l'Espagne est aujourd'hui

repris par la France : l'Algérie est prospère, mais après bien des efforts inutiles. Il est vrai souvent qu'un bien perdu ne se retrouve pas tout entier, il est mieux de ne rien perdre.

Pour se venger de la perte du Canada en 1759, la France fit perdre les États-Unis à l'Angleterre, celle-ci fomenta considérablement la Révolution française dont l'émigration de noblesse eut vite pris, alors, le chemin de notre colonie si celle-ci eut été française. Choiseul, pour adoucir les regrets du Canada chez les Français, prit l'île de Corse, en 1766, où naissait Bonaparte. en 1769. Napoléon écrase la Révolution et plus tard fait le Blocus continental dont l'Angleterre paie encore, après 100 ans, les intérêts, et, pour cela un peu, le Canada, un autre juste ou injuste retour, devra aider à la construction d'une marine de guerre, qui serait plus aimée sous la dénomination de marine marchande.



Pour revenir à l'Espagne et à Colomb, c'est la marine marchande d'il y a 323 qui fit leur succès, leur gloire et leur prospérité.

En 1484 Colomb était âgé de 43 ans ; Alonzo Sanchez devait en avoir 40 environ ; celui-ci était trafiquant de son métier, en plus de sa vocation de marin habile, et son habilité lui venait surtout de ce qu'il ne voulait jamais perdre ce qu'il avait déjà gagné. Il veillait et surveillait sans cesse et ses marchandises et le vaisseau qui les portait, jusqu'à ce que ce même petit vaisseau vint se briser non loin de l'île où demeurait Colomb. Sauvant à la nage les preuves de ses découvertes fortuites et forcées, dans ses cartes et ses écrits, il subit dès lors de son débarquement à Terceira un découragement profond qui ne lui permit pas de se rétablir. Il mourut de neurasténie, en parlant des distances parcourues de l'Espagne

aux Canaries dont il transportait, dans des meilleurs jours, les fruits de toutes sortes qu'il allait chèrement vendre à l'île de Madère, pour recharger vins, sucres et conserves.





## Christophe Colomb



Alonzo Sanchez était espagnol, Colomb était italien, étant né, en la ville de Gênes, dans l'année 1440, lors de la visite et de la mort de Sanchez ; ces deux grands navigateurs auraient donc été à peu près du même âge—fils d'un tisserand ou d'un cardeur de laine dont la famille assez ancienne avait dit être venue de Plaisance, ville située sur les bords renommés du fleuve Pô, Colomb déserta de bonne heure la profession de son père, pour embrasser celle, plus mouvementée et plus aventureuse, de navigateur. Il naviguait à 14 ans, sans oublier, les soirs des jours de durs labeurs, que les vagues blanches, déferlant le long des rochers ou dans le fuyant horizon bleu où mourait le soleil, que ces vagues

inlassées roulaient avec monotonie et persévérance comme les rouleaux de laine blanche où sa mère l'avait fait dormir, quand il était petit, aux jours perdus où son espérance avait pour bornes, et pour horizons, les cloisons de planches de l'humble foyer de l'artisan tenace et entêté au travail, 23 et 19 font 42 ans. Après avoir navigué 23 ans durant, et acquis toutes les connaissances exigées de ce métier pénible, mais plein d'attraits, le futur découvreur officiel des royaumes aussi grands et aussi riches que l'Europe entière, s'était marié à la fille d'un autre pilote de renommée en ce temps, Perestrello, de nationalité portugaise. En mourant, le vieux Perestrello légua des choses qui n'étaient pas toujours très appréciées ; la succession se composait de cartes géographiques, de manuscrits et d'observations personnelles sur les voyages dan-

gereux et lointains qu'avait fait dans sa vie le vieux portugais.

Muni des instruments de marine et des indications précieuses qu'il possédait, en 1482 et 1483, Colomb avait subséquemment visité, en faisant du commerce, l'Islande et, ensuite, la Guinée. Cette dernière contrée semble dès lors l'avoir favorisé et lui avoir inculqué le désir bien légitime d'en profiter encore et même de poursuivre, par quelque passage découvert, sa route jusqu'aux Indes, afin d'en rapporter plus d'or, plus d'épices, plus de soie et plus d'ivoire. Le roi du Portugal, Jean II, fut consulté à ce sujet et, après l'exposé de ce beau projet, en fut charmé jusqu'à l'enthousiasme en vue de la richesse à venir ; si bien que, en cachette, il envoya un autre que Colomb avec d'habiles matelots tenter l'aventure de cette route à poursuivre ; mais on eut dit que Colomb seul, à ce moment, en gardât les clefs : la route

fut l'écueil et le désespoir des matelots portugais.

La cour d'Espagne lui tint non pas meilleure figure, mais meilleure parole, en lui accordant, le 17 avril 1492, les trois caravelles nécessaires au but proposé. Le 3 août de la même année Colomb, maître de ses vaisseaux, laissait le port de Palos. La Santa-Maria, la Pinta et la Nina, petits vaisseaux hardis dont les noms sont toujours prononcés avec émotions par les navigateurs, atteignaient le 12 octobre 1492 les îles de Bahama. Chaque jour de ce long voyage, Colomb n'avait pas craint de mentir à tous ses matelots, en leur annonçant avec certitude et aplomb que le chemin parcouru était au moins d'un tiers plus court que la réalité. Personne ne pouvait nier avec énergie, mais certains loups de mer, se doutant, à bon droit, de la supercherie, supercherie héroïque, fomentaient la révolte.

—A quoi bon, disaient-ils, emplir d'or notre

fond de cale, si nous ne pouvons ensuite regagner nos foyers? A quoi bon découvrir un sol nouveau au fond de la mer? Il faut tuer celui qui attente à notre vie.

Dès cette menace de révolte le découvreur avait promis de regagner les côtes d'Espagne, si, après trois jours et trois nuits de marche, on ne touchait pas la nouvelle terre désirée, et de plus un veston de soie à celui qui le premier annoncerait le rivage recherché.

Le matin du troisième jour accordé, sous un soleil radieux, on aperçut des oiseaux nombreux au bord de l'horizon ; dans l'après-midi on retira de l'eau des morceaux de bois taillé par des mains humaines ; c'étaient des avirons et des pagayes. Les esprits se calmèrent et, quand même le grand pilote eut demandé d'abandonner l'entreprise, quelques uns des plus vaillants de l'équipage eussent protester : on sentait la terre et ses effluves de vie, on sentait les bois, et le

Nouveau Monde apparut au petit jour, au cri d'une vigie à la voix sonore et émue comme la jeunesse qui s'exalte et s'extasie devant ce qu'elle a tant rêvé, et le rêve accompli.

Seul Christophe Colomb n'a pas souri, mais le devoir de la tâche non terminée, le rendait plus austère et moins loquaste ; il commandait dans son âme une halte qui marquait pour lui une nouvelle existence, il prévit l'ingratitude et la jalousie dès l'accomplissement de la promesse tenue, il songea à son roi, à ses enfants, à la postérité. Colomb fut dès lors austère comme le tisserand et le cardeur de laine et il songeat à l'écheveau qui se dévidait, ou aux rouleaux de la toison blanche qui se roulaient pour former des habits pour les humains, ses frères.

Le brin de laine de sa vie se déroulait, et dans le triomphe de sa conquête d'autres, après lui, dans sa renommée et son apothéose, devaient se tailler de beaux manteaux de gloire et d'or solide.



Dans le pourpoint de sa renommée bien d'autres devaient essayer de se choisir une laize de l'étoffe dont se revêtent les grands hommes.

Le 12 octobre, au matin de l'année 1492, Colomb jetait l'ancre devant l'île appelée Guanahain par les indigènes que l'on voyait un peu craintifs et ébahis sur le rivage nouveau et splendide ; cette île de peu d'étendue, au bord de l'archipel des Bahama, fut appelée San-Salvador, "Saint-Sauveur". Dès leur premier voyage, sous la direction et le commandement de leur chef italien les Espagnols, qui se croyaient en face des côtes de l'Asie, visitèrent Cuba, Haïti et une île, sans nom jusque là, qu'ils appelèrent Hispaniola, ou île espagnole où Colomb fit ériger et garder un fort modeste et continua sa course ensuite jusqu'au cap Samana, et revint en Espagne, jetant l'ancre glorieusement dans le port de Pabos, le 15 mars 1493 ; le voyage avait duré 7 mois et demi.

Le grand découvreur pouvait se reposer, ce qu'il ne fit pas : après avoir rendu compte de son temps et de son œuvre à ses souverains étonnés et réjouis, il entreprit sa seconde expédition sur 17 vaisseaux remplis de monde, le 23 septembre de la même année. Ce voyage dura trois ans, il explora la Guadeloupe, Porto-Rico, les îles de la Jamaïque et de nouveau Cuba, où les indigènes se montrèrent agressifs contre les européens, qui déjà se rendaient maîtres et ne songaient pas assez qu'une société comme un individu ne doivent pas se croire seuls en ce monde pour disposer de tout sans consulter autre chose qu'un caprice passager et sans égards.





## **Pages d'histoire et Légendes Canadiennes**

(SUITE)



Voici ce que le dictionnaire Pierre Larousse nous apprend sur la seconde expédition de Colomb :

“ Cette seconde expédition partit dès le 23 septembre 1493 ; elle comptait dix-sept vaisseaux et une foule de personnages dont Colomb ne parvint pas toujours à dompter les passions cupides. La Dominique, la Guadeloupe, Porto-Rico, la Jamaïque et la côte sud-occidentale de Cuba furent explorées au cours de ce voyage, qui dura près de trois ans (jusqu'en juin 1496) ; les Espagnols et les Indiens luttèrent plus d'une fois à

main armée. Déjà, d'ailleurs malgré les efforts de Colomb, qui s'attira ainsi de violentes inimitiés, les Européens commençaient à maltraiter les indigènes ; ils le firent bien plus encore, au cours du troisième voyage dirigé par l'amiral sur les côtes du nouveau monde (1498).

C'est pendant cette expédition que Colomb longea le continent américain au delta de l'Orénoque et découvrit les îles de la Trinité, de Tabago et de Grenade ; l'arrivée de François de Bovadilla, qui destitua l'amiral, le mit aux fers à Saint-Dominique même, puis le renvoya en Espagne en 1500, mit fin à ce troisième voyage ; et, si Ferdinand et Isabelle désapprouvèrent cet indigne traitement envers un homme qui leur avait donné un monde, ils ne lui rendirent point son commandement, et Colomb perdit tout crédit auprès d'eux ”.

“ A force de sollicitations, il obtint cependant,

le commandement d'une nouvelle expédition au cours de laquelle fut complétée la connaissance des Antilles et exploré le littoral de l'Amérique centrale, du Honduras au golfe Darien. Quand il revint, en 1504, de ce voyage, qui ne fut, à bien des points de vue, qu'un long désastre, Colomb se trouva sans protection, par suite de la mort de la reine Isabelle. Personne à la cour ne s'intéressant plus à lui, il s'épuisa en vaines sollicitations auprès du roi Ferdinand, et mourut pauvre et délaissé, le 20 mai 1506. Il laissa deux fils : Diego et Ferdinand. Ses restes, transportés en 1536 à Saint-Dominique, auraient été, après l'expulsion des blancs (1795), transférés à la Havane, d'où ils furent rapportés en Espagne en 1899 et déposés dans la cathédrale de Séville".

“ Une instance en béatification de Christophe Colomb a été introduite devant la cour de Rome

en 1873, par les soins de l'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet ; mais les preuves apportées pour la validité d'un second mariage de Colomb (duquel serait né Ferdinand) n'ayant pas paru suffisantes, en octobre 1877, la sacrée Congrégation s'est prononcée contre la béatification du navigateur ''.





## Les Basques et les gens de la Rochelle



Si dans l'Amérique du Sud Christophe Colomb eut des prédécesseurs en ses découvertes d'outre océan, Jean Cabot et Jacques Cartier en eurent de plus nombreux dans l'Amérique du Nord. C'est presque tout un peuple de pêcheurs qui se pressait sur les côtes du Labrador et de Terre-neuve à l'arrivée des représentants officiels de France et d'Angleterre.

En l'année de son premier voyage, 1534, Jacques Cartier lui-même nous apprend : " Nous advisâmes une grande nave qui était de la Rochelle, laquelle avait la nuit précédente passé outre le port de Brest où ils pensaient aller pour pescher ". Les gens de La Rochelle étaient atti-

rés dans nos parages par les profits considérables qu'ils y faisaient dans le commerce de la morue ou aussi bien molue, comme ils disaient.

Cependant les La Rechellais n'étaient pas, eux non plus, les premiers arrivés, puisque la plupart des noms donnés aux îles et aux côtes des bords du Canada sont des noms basques ; si les navigateurs de La Rochelle eussent été les premiers européens à toucher notre sol ce ne sont pas eux qui auraient appris les noms des endroits nouveaux ; mais ce sont eux qui les auraient donnés et enseignés.

Voici ce qu'en dit Lescarbot, qui plus tard accompagnait le fondateur de Québec, Samuel de Champlain :

“ Quant au nom de Bacalos, il est de l'imposition de nos Basques lesquels appellent une morue “ bacaillos, et à leur imitation, nos peuples de la Nouvelle-France ont appris à nom-



“ mer aussi la morue “ bacaillos ”, quoiqu'en leur  
“ langage le nom propre de morue soit “ apegé ”.

“ Et ont dès si longtemps la fréquentation des  
“ dits Basques que le langage des premières ter-  
“ res est à moitié de basque ! ” (Cité par  
Faucher de Saint-Maurice).

Le même auteur nous apprend, en citant les  
jugements d'Oléron, “ que les Basques avaient  
aussi un pied à Terreneuve ” :

“ Les grands profits, et la facilité que les habi-  
“ tants de Capbreton près Bayonne et les Bas-  
“ ques de Guienne ont trouvé à la pêche de  
“ balènes, ont servi de leurre et d'amorce à les  
“ rendre hasardeux à ce point, que d'en faire la  
“ quête sur l'océan, par les longitudes et les  
“ latitudes du monde. A cet effet ils ont cy-  
“ devant équipé des navires pour chercher le  
“ repaire ordinaire de ces monstres. De sorte  
“ que suivant le grand et le petit havre des mo-

“ rues, les terres de Terre-neuve, de Capbreton  
“ et de Bacalos, (“autre ortographe”), où c'est  
“ que les mers sont abondantes et foisonnent de  
“ balènes ”.



c  
t  
r  
t  
d  
n  
N  
L  
k  
j  
n  
la  
et  
g



## Le Pays basques



On lit dans l'œuvre de M. Fauriel : " Des crêtes occidentales des Pyrénées françaises partent quatre grandes vallées, ayant chacune sa rivière, qui en sillonne le fond, dans une direction perpendiculaire à celle de la grande chaîne dont elles descendent. La plus occidentale et la moindre de ces rivières est le Nivelet, ou la petite Nive, qui a son embouchure à Saint-Jean-de-Luz, dans le golfe de Gascogne. La seconde et la troisième sont la Nive et la Bidoussa, qui se jettent toutes deux dans l'Adour, l'une à Bayonne, l'autre un peu au-dessous de Guiche. Enfin, la quatrième et la plus orientale de ces rivières est le Cesson, qui se perd, de Sauveterre, dans le gave d'Oloron.

“ Dans l'ancienne géographie de la France, ces quatre vallées étaient assez irrégulièrement partagées en trois cantons ou petites provinces, dont la plus occidentale se nommait “Labourd” (analogie avec Labrador Labourd-nord) la plus orientale “Soule” et celle du centre de la “basse Navarre”. Prises collectivement, ces trois provinces se nommaient le “Pays Basque”, étant habitées, comme elles le sont encore en très grande partie, par les Basques, population totalement distincte, par la langue et par les mœurs, des Gascons, ses voisins français, tandis qu'elle reconnaît pour frères ses voisins espagnols, les habitants de la Biscaye, du Guipuzcoa et de la haute Navarre”. (Histoire de la Gaule Méridionale sous la domination des conquérants germains, 1836, Paris, Paulin). (Cité par Francisque Michel).

Certains livres de savants, j'allais dire livres

instructs, s'accordent à affirmer que une grande quantité de mots basques nous viennent des anciens Égyptiens, et des Juifs longtemps soumis aux Égyptiens, et de certaines peuplades de l'Amérique du Sud. C'est-à-dire qu'ils y trouvent les mêmes racines et le même sens. Il est vrai que tous les peuples se ressemblent dans bien des coutumes, mais les Basques ont et ont eu des coutumes spéciales, qui les font leur ressembler plus particulièrement..

Nous trouvons un grand nombre de noms basques sur les côtes du golfe Saint-Laurent :

L'Anse-aux-Gascons, comté de Gaspé, aurait été primitivement L'anse-aux-Vascons ou aux Basques, Etchemin viendrait de Etchemendi, qui veut dire, selon M. Francisque Michel, maison sur la montagne ;

Barnetche, d'où Barnachez, signifierait : maison enfoncé ;

(Uhart, d'où huard,) signifierait : entre les eaux.

La langue basque, l'escuara, toujours d'après M. Francisque Michel, a beaucoup d'analogie avec la langue Copte, ou l'ancien égyptien. L'Anse au Griffon, au lieu de Gris fonds, aussi bien que Grison,—j'y suis passé et je n'ai pas trouvé les fonds plus gris que dans les autres anses—ne viendrait-il pas aussi du basque "Gizon" qui veut dire "homme", lorsque ces braves pêcheurs laissaient à cet endroit un homme pour garder leurs agrès de pêche? Il se peut fort bien.

Les Basques, comme les mages égyptiens et indiens, étudiaient les astres et les saisons.

Sur la mer pour guide ils prenaient une étoile. Leurs proverbes et leurs sentences sont curieux à lire et pleins d'observations heureuses. Je citerai quelques extraits d'un livre intitulé : "Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihe-

nart, cité par F. Michel ; je ne prends que la traduction :

“ Chacun approche le charbon de son pain ”,

Pour démontrer l'égoïsme des enfants qui faisaient alors cuire leur pain sous la cendre.

“ Le gros poisson mange le petit ”.

“ Au voleur comme au puissant, il faut tribut ”.

“ Ancho est un grand faiseur d'aumônes ; il donne au pauvre les pieds du pourceau qu'il a dérobé ”.

“ Le grand larron fait pendre les petits ”.

“ Je vis celui qui avait dérobé les épingles fustigé, et celui qui avait volé le trésor, devenu alcade ”.

“ Celui qui doit être pendu à Pâques, trouve le carême bien court ”.

Les anciens Basques fêtaient Pâques, comme les Juifs.

“ L'avenir est perclus de la moitié de ses membres ”.

Il ne faut pas compter rien que sur l'avenir.

Ils disent aussi :

“ Les espérances des hommes sont toutes pourries ”.

“ Celui qui a des noix à manger, trouvera assez de pierres pour les casser ”.

“ Rarement un morceau de froment est exempt d'ivraie ”.

“ Quand tu auras le loup en ta compagnie, aie le chien à ton côté ”.

La chance ne court pas toujours après nous, c'est pourquoi ils disent :

“ Celui qui refusa l'âne en don, fut obligé après de l'acheter.

Ils aimaient l'hygiène plus que le médecin :

“ Nourris-toi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier et du vin de l'année passée, et je dirai adieu aux médecins ”.

“ A pain dur des dents aiguës ”.

“ Par trop remplir le sac vient à crever ”.

“ Un œil suffit au vendeur ; mais l'acheteur n'en a pas trop de cent ”.

Nous disons souvent qu'un malheur en attire un autre ; les Basques disent ordinairement :

“ Malheur, sois le bien venu, pourvu que tu sois seul ”.

Ils ont une pointe contre la bonne fortune :

“ La bonne fortune, comme elle est aveugle



elle-même, rend aveugles tous ceux qui la suivent ”.

“ La fortune rend, de plus, ingrats ses favoris ”.

“ Chevalier, fais ton fils duc, il ne te connaîtra plus ”.

Où vont les paroles et les belles promesses ?

Ayant le mariage, il n’y a que bontés et politesses.

“ A Baigorry la vaisselle est de terre ; lorsqu’on parlait de m’y marier, elle était toute d’or ”.

Voici un épigrame qu’ont dû comprendre les prêtres de Baal, si leur avarice, leur ambition et leur cupidité étaient ce qu’on ne fait que supposer :

“ L’avarice ayant tué un homme, se réfugia dans l’Église, et elle n’en est pas sortie depuis ”.

“ Toujours un serviteur fidèle et diligent est créancier, bien que payé de son salaire ”.

Ils ont un grand nombre de proverbes et de dictons en prévision du beau ou du mauvais temps, mais comme ils aiment surtout la mer, ils en ont de plus remarquables sur la colère ou le sourire

des eaux profondes, cités par M. Ferdinand Denis :

“ Celui qui ne sait pas prier Dieu, qu'il s'adonne à la mer, pour l'apprendre ”.

“ La mer n'a point de branches auxquelles on puisse se prendre quand on se noie ”.

Il est juste, je crois, d'abrégé cette digression sur la vie des Basques dans leurs pays pour me rapprocher dans le récit, de leurs aventures de navigateurs qui les a dirigés de bonne heure vers le Canada, et de prendre occasion de leur dernier proverbe sur les dangers de la mer pour causer, avant d'étudier d'autres légendes et d'autres vies dans le golfe St-Laurent, pour causer encore quelques pages durant de leurs misères, de leurs audaces, de leurs efforts et adresses de navigateurs dans tous les parages qui recellaient les petits et les grands monstres marins.

Si j'avais écrits les premiers feuillets de mon livre, et surtout si je les avais lus devant les braves gens du Labourd, de Hendaye, d'Urru-

gne ou de Saint-Jean-de-Luz, je n'aurais, certes, pas prononcé d'une manière bien à l'aise les mots pays inconnus, terres nouvelles et ténébreux Atlantique ; les audacieux pêcheurs et coureurs de baleines se seraient récriés ; ils m'auraient vite interrompu en m'affirmant que pour eux il n'y a jamais eu de terres inconnues, de parages non découverts ; car pour eux il était bien compris, de père en fils, qu'il n'y avait, en fait de terres et d'eau, rien d'inconnu ; ils avaient tout parcouru, tout vu, comme ils avaient pêché de toutes sortes de poissons et capturé chacun un couple de tous les monstres de la terre ; c'est pourquoi il leur était bien inutile d'apprendre à lire ou à écrire : ils lisaient les étoiles du firmament, ils écrivaient leurs courses au fond des horizons en lettres de cent lieues de long par détours, vifs ou lents, dans la tempête ou dans le calme, des courses de leurs voiles blanches.

Sur terre ils étaient les plus enragés danseurs ; ils se vantaient de plus d'être aussi habiles toreadors que les gas de leurs voisins Espagnols.

Il était extrêmement rare de voir un Basque, à moins d'être engagé comme capitaine, servir sur un vaisseau étranger. Ils pouvaient enseigner la route à suivre sur l'océan pour atteindre les plages les plus éloignées à d'autres qu'à ceux de leur pays ; mais personne venu d'autre pays que le leur ne pouvait leur en montrer dans les voyages.

Aujourd'hui que tous les pays sont découverts, les Basques ne font plus que de la contrebande entre les villes et villages, ou du cabotage sur la Nive et autres rivières.

Pourvu qu'on les paie, ces contrebandiers passent tout à la barbe des douaniers ; des bœufs, des ours, des chevaux et même du monde mort ou vif ; il n'y a pas très longtemps ces braves

descendants de braveurs de tempêtes et coureurs de baleines, faisaient gagner l'Espagne à une jolie princesse, la fiancée de Dom Carlos, la princesse Beira venue de Naples, accompagnée d'une dame d'honneur du comte de Custine et du jeune fils de son futur époux, le prince des Asturies, plus tard le comte de Montemolin. De Toulonse à Bayonne, de Biarrotte au château de Montpellier, sur les bords de l'Adour, le voyage fut facile, quoique découverte et poursuivie par un sous-préfet qui voulait absolument arrêter la noble fugétive, mais les chevaux qui coutent cher marchent bien vite ; une course à travers les bois de Mixe et d'Arberoue avait ralantie et les guides et l'équipage de la princesse, qui, sur la recommandation du Comte de Custine, se décida de dîner au château du vicomte de Belsunce. Mais à la veille d'être prise la petite troupe eut recours aux soins du plus adroit des contrebandiers. Il fallait que chaque pas fut bien compté, et le

chef le plus brave, un nommé Ganis—il paraît que ce nom se traduit par Jean—qui venait de Macaye, fut choisi.

—Soyez tranquilles, prenez votre temps dit celui-ci à tout le monde, et habillez de noir, voici des costumes qui vous iront bien.

Et ce fut merveilleux de pouvoir s'adonner à suivre un enterrement qui se rendait à l'église, pendant qu'une troupe armée de pied en cape fouillait, presque aussitôt leur départ, le beau château de M. de Belsunce.

Le capuchon rabattu sur les yeux, comme nous l'apprend la chronique, on n'eut qu'à suivre le cortège en imitant les gestes des parents du défunt jusqu'à l'église et ensuite au cimetière, en passant devant la caserne des douaniers dont une grande partie courait bien loin de là.

Mais le soir la belle princesse Beira comptait bien se reposer : impossible, les douaniers sont

fi  
n  
g  
q  
C  
cu  
ai  
Pe  
oi  
gi  
te  
ce  
de  
la  
l'é  
ap  
en  
ju  
co  
de

it  
e  
t  
i  
t

fins eux aussi, ils sont en tout, aides et employés mille ou quinze cents, soldats, gendarmes, pour gagner deux milles francs promis, au premier qui arrêterait la princesse. “ Sans s’émouvoir, Ganis previent ses hôtes, dans sa maison qu’on cernait déjà de loin, les entraîne à pied et arrive bientôt sur le bord d’une rivière. Gonflée par la pluie d’orage qui durait encore, elle eût opposé un obstacle sérieux à des voyageurs vulgaires ; mais Ganis est très-grand, très-fort, surtout déterminé ; il a promis de sauver la princesse, de la rendre à son royal fiancé. On entend déjà les cris et le bruit des pas de ceux qui la poursuivent : l’audacieux contrebandier, l’étreint, l’enlève, la charge sur ses épaules, et, après avoir fait un fervent signe de croix, il entre résolument dans l’eau. Il en a bientôt jusqu’au dessous des aisselles ; la violence du courant le fait un moment chanceler ; il entend derrière lui un bruit de voix, tourne la tête et

voit la rive qu'il vient de quitter, garnie d'uniformes. Ce fut pour lui un puissant stimulant : il fit un suprême effort, et peu d'instants après, suivi de son frère qui portait la dame d'honneur, il touchait heureusement la terre d'Espagne. La princesse, saine et sauve, était chez elle". " Vaincus, ajoute M. Francisque Michel, mais non convaincus de l'insuccès de leurs efforts, les gendarmes ramène à Bayonne, de brigade en brigade, un bon et savant géologue, M. de Collegno, qui explorait les environs et que son accent italien fit prendre pour l'infante portugaise".

Un officier anglais compagnon de Zumalacaregui, en Navarre,—ce dernier personnage est cité avec gloire par Édmond Rostand—, nous apprend que " en général, les contrebandiers font choix, pour leurs expéditions, d'une nuit noire et pluvieuse ou orageuse. Cinquante ou soixante hommes passeront parfois par la route même où stationne un poste de douaniers ou de soldats ;



chacun porte sur la tête une balle d'un poids considérable, et, marchant sur la pointe du pied, en une longue file, ils imitent avec leur pas le bruit des gouttes de pluie qui tombent. Sont-ils découverts, ils laissent rouler leurs charges le long du précipice, et, bondissant après elle avec la légèreté de l'izard, ils disparaissent en un clin d'œil.

Quelque fois, cependant, leurs longs couteaux font taire toute espèce d'opposition”.



\*\*\*\*\*

## La pêche ou la chasse à la baleine par les Basques

✻

Même de nos jours, des voyageurs affirment qu'en cherchant bien, sur les bords du golfe de Gascogne, ils remarquent, recouverts d'herbes et de mousse, à l'effleurement du sol, des massoneries ; ce sont des restes de tours et de fourneaux, qui servaient à découvrir au fond des beaux horizons bleus la venue des baleines dont le balancement noirâtre et la plongée dans les eaux profondes réjouissaient toute la population riveraine ; les fours servaient à faire fondre la graisse de ce monstre marin. Chaque dard avait sa marque, tout le monde avait droit au pillage ; mais les premiers harpons lancés recueillaient la plus grosse part de bénéfice. Un des postes les

plus connus du pays basque de tous temps, si je puis dire, s'est appelé Capberton, ou mieux Capbreton. Ici, au Canada, nous avons le Capbre dont les côtes sont ornées aussi des restes de tours et de fours. C'est une jolie preuve de la visite des Basques en ces parages depuis bien des siècles. Quelques chroniqueurs anciens comme Rondelet croient que ces navigateurs, amoureux de la mer comme de la pêche, découvrirent ainsi l'Amérique cent ans du moins avant Christophe Colomb. " Et si les Castellans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux François de la première atteinte de l'isle atlantique qu'on nomme "Indes occidentales", ils avoueraient comme ont fait Corneille Wytfler et Anthoine Magin, cosmographes flamans".

Cependant si la gloire des découvertes dans le " nouveau monde " ne leur est pas accordée par un grand nombre d'écrivains, les Basques ne doi-

vent s'en prendre qu'à eux-mêmes ; car leur cupidité était telle au gain de leurs aventures et de leur industrie que, pour mieux garder tous les bénéfices de leurs pêches, et eux seuls y revivre, ils cachaient presque toujours les latitudes et les distances réelles des parages qui devaient leur être profitables.

Voici une des manières anciennes les plus usitées pour capturer la baleine ; cette description de chasse est citée par M. H. Jonan :

—“ Une longue expérience a consacré des formes et des dimensions à peu près invariables pour les pirogues. Dans les spécimens de bateaux remontant à une très haute antiquité, que des fouilles ont mis à jour, à diverses reprises, en Suède, en Norvège, en Danemark, on trouve déjà les formes des pirogues baleinières de notre temps : Leur longueur est de 8 à 9 mètres ; l'épaisseur de leurs bordages ne dépasse guère

un centimètre ; elles sont aiguës aux deux extrémités, de manière à pouvoir aller en avant et en arrière sous l'impulsion de leurs cinq avirons. Le gouvernail est remplacé par un sixième aviron, " l'aviron de queue ", beaucoup plus long et plus fort que les autres, au moyen duquel la pirogue peut évoluer sur place sans qu'elle ait la moindre vitesse, ce qui ne pourrait se faire avec un gouvernail ".... " Chaque pirogue est munie de lignes, de harpons, de lances, de louchets, de dragues, d'avirons de rechange, souvent de pagaies par lesquelles on remplace les avirons pour faire moins de bruit, d'un petit pavillon pour faire des signes, et dont on plante la hampe dans la baleine tuée pour indiquer sa position, d'un mât, d'une voile, d'eau potable, de biscuit, d'une lanterne etc., etc., car il faut prévoir le cas, qui n'est pas rare, où la chasse entraînerait les pirogues hors de vue du navire soit de jour soit de nuit ".

Au bout de la ligne qui mesure au moins 1,500 pieds sont attachés deux harpons en pointe de flèche de 3 ou 4 pieds, " et fabriqué avec du fer très maléable, pour que la tige puisse résister aux torsions auxquelles la soumettent les mouvements convulsifs du Cétacé.

Un lourd manche de bois, long aussi de 4 pieds, est enfoncé dans la douille. L'un des harpons est, au moyen d'une ganse fixée à la douille, attaché directement, et très solidement, au bout de la ligne, tandis que l'autre n'y tient que par un nœud pouvant se lâcher tout seul dans le cas où ce deuxième harpon ne serait pas lancé, ce qui arrive quelque fois, et ce qui, du reste, n'est pas toujours nécessaire ".

" Le louchet est une sorte de pelle en acier, très affilé, plus particulièrement usitée pour le dépècement ; cependant on s'en sert aussi dans la chasse ", pour couper les tendons, et des morceaux de nageoires.

“ Dès qu'un baleinier quitte le port, des hommes perchés au sommet de chacun des mâts explorent l'horizon depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil.

Tout à coup les cris des vigies : “ She blows ! She blows ! (elle souffle !) mettent tout le monde en mouvement ; le cap du navire est tourné dans la direction où les souffles ont été signalés ; leur apparence fait bien vite reconnaître au baleinier expérimenté à quelle espèce de Cétacés il va avoir affaire. Quand le navire est arrivé à un mille et demi environ de l'objet de sa poursuite, il s'arrête en “ mettant en panne ” ; les pirogues amenées par leurs équipes désignées à l'avance quittent le bord en battant de vitesse : c'est à qui aura l'honneur de “ piquer ” le premier. En approchant, on ralentit la vitesse pour ne pas effrayer la baleine qu'on a choisie dans la “ gam ”, si elles sont plusieurs ensemble ; la pirogue arri-

vée la première s'avance seule doucement, les autres restant stationnaires dans son voisinage, prêtes à lui venir en aide. Le harponneur, placé à l'avant, abandonne son aviron, et se tient debout, s'arc-boutant solidement, le harpon en main, prêt à frapper. La pirogue n'est plus qu'à deux ou trois verges de la baleine : " Pique ! s'écrie l'officier qui gouverne.—Le premier harpon est lancé ; le Cétacé a comme un moment de surprise qui permet quelquefois de lui jeter le second, puis, sous le coup de la douleur que lui causent ses blessures, il s'enfuit en sondant, entraînant la pirogue et la ligne ; le frottement que celle-ci exerce sur le "logger-head", et sur la cannelure de l'étrave, est tel que le feu y prendrait si l'on n'avait le soin de jeter constamment de l'eau dessus.

Les autres pirogues suivent à force de rames et s'amarrent à la première pour augmenter



encore la résistance ; mais il arrive souvent, malgré cela, que la baleine sondant toujours, les deux cents brasses de ligne ne suffisent pas, et qu'il faille ajouter les lignes des autres embarcations”.

“Lorsqu'il a “ piqué ”, le harponneur change de place avec l'officier qui passe à l'avant : c'est à ce dernier que revient le soin de tuer la baleine. Lorsqu'elle remonte sur l'eau pour respirer, ce dont on s'aperçoit au “ mou ” que prend la ligne, on se hale sur celle-ci de manière à se rapprocher de l'animal assez près pour pouvoir lui jeter une lance, autant que possible un peu en arrière d'une des pectorales ; c'est le meilleur endroit pour atteindre le cœur ou les poumons, mais il est bien évident que, dans l'émotion inévitable d'un pareil moment, où l'on a à craindre les coups de queue et les coups de nageoires, dont le moindre effet serait de mettre la pirogue

en pièces, on frappe où l'on peut. Il peut arriver qu'un seul coup de lance suffise pour tuer la baleine, mais c'est bien rare ; elle s'enfuit de nouveau, et il faut recommencer plutôt dix fois qu'une. Quelquefois avec un louchet adroitement lancé, on réussit à couper les tendons qui raliennent la caudale à la queue, ce qui paralyse les moyens de propulsion du cétacé ; mais ce procédé est dangereux, parceque quelquefois d'un soubresaut, l'animal se débarrasse du louchet qui, projeté avec force, peut aller frapper la pirogue, et blesser, et même tuer, des hommes ”.

Voici le triomphe de l'homme sur la pauvre bête, l'énorme bête que les forces abandonnent : la lance qui a atteint le cœur ou les poumons est certainement la cause, la grande cause de sa mort prochaine.

La respiration est sacadée chez la victime ; des jets de sang sortent comme des trombes de

ses narrines et inondent la mer et les bourreaux. L'agonie commence en des convulsions atroces, dangereuses, et se prolonge souvent une heure durant.

Lorsque la baleine fait de son sang en jets élevés un boquet rouge, les pêcheurs disent, avec satisfaction, qu'elle fleurit. Enfin, son dernier geste est celui d'une nageoire relevée en se retournant sur le dos, son énorme ventre à fleur d'eau semble un vaisseau que la tempête a renversé.

Pauvre baleine ! après avoir bravé tant d'orages, et tant d'ouragans, elle n'a pu cette fois supporter l'ouragan des chasseurs, dans le calme d'un soleil couchant arosant de ses feus lointains et superbes la dernière détresse d'un être si puissant, en même temps qu'il salue, comme l'oracle des horizons, la joie échevelée des nautiques vainqueurs.

Quelquefois, et même assez souvent, la capture

de ce monstre n'est pas aussi facile ; il arrive que la ligne s'est mêlée, et il a fallu la couper d'un seul coup de hache pour éviter d'être englouti, ou encore le harpon se décroche, et l'animal manqué est très difficile à reprendre. Une autrefois c'est un cachalot terrible et méchant qui s'élançe sur les embarcations et les brise, ou, au moment, où la baleine se renverse pour mourir, les cris de joie des chasseurs se changent en blasphèmes et en jurons effroyables, elle coule à fond, il lui est resté trop de sang dans les poumons, elle est alors plus pesante que l'onde de la mer. Tout est perdu !

Lorsque la chasse a réussi, le navire dont on s'était éloigné, forcément, se rapproche, et soulève au moyen de palans le corps mort qu'on dépèce incessamment en longes de lard de deux ou trois pieds de longueur.

Puis vient la fonte de la graisse. On active le

feu en y versant de cette même graisse. Rencontrés la nuit dans leur fonction de huiliers, ces navires ont quelque similitude, dans leurs pétilements de feus actifs, avec l'horreur supposée de l'enfer.

Et les Basques, encouragés dans leurs captures atroces, mais aux profits attrayants, ont donc suivi dans leurs courses furibondes à travers l'océan ont donc eu, pour premiers guides vers le Canada, la baleine franche voulant s'éloigner du golfe de Gascogne.

Cette fois, si ce n'était pas tout à fait des petites choses qui en faisaient découvrir de grandes, c'étaient du moins et en somme de grosses bêtes entraînant un peuple ancien vers un continent nouveau.





## La Sirène



On serait porté à croire que les Basques anciens, vu leur métier de coureurs de mers et de pays lointains, auraient été disposés à modérer leur imaginations pour n'attacher d'importance qu'à ce qui leur eut rapporté du bien et des écus dans leurs bourses ; il n'en est rien ; le sens de leurs chansons, comme nous l'enseignent leurs écrivains, nous apprend qu'ils étaient convaincus d'avoir entendu de leurs oreilles, la voix captivante des sirènes.

Comme dans l'Iliade, on trouve dans leurs écrits beaucoup d'allusions, à ces charmeuses de voyageurs.

Dans la " Bataille de Loquifer ", cité par M. Michel, que je cite ici à mon tour, " un ancien

trouvère en représente une à la chevelure éblouissante qui se met à chanter ”.

“ Guillaume de Loris, voulant donner une haute idée de certains oiseaux, compare leur chant à celui de “ sereines de mer ”. C’est, en général, cette voix merveilleuse des sirènes que nos anciens auteurs s’accordent à louer. Cependant, ils vantent aussi leur beauté et la rapidité de leur marche ”.

Il ajoute qu’il a rencontré, sur la route de Bayonne à Irun, dans le Pays Basque français, une sirène sculptée au-dessus d’une porte.

Il cite ensuite Isasti en affirmant “ qu’au temps de cet écrivain une sirène fut portée par une vague sur un navire du Passage qui rentrait par une tourmente, qu’elle resta sur le pont, à la grande admiration des marins interdits qui cherchaient comment ils s’en pourraient rendre maîtres, et qu’à la faveur du roulis elle sauta à la mer et s’échappa ”. Les Basques juraient leurs

grands dieux pour faire croire au monde qu'ils avaient vu en grand nombre les sirènes dans la mer des Indes. Il y avait, paraît-il, deux sortes de sirènes ; l'une était moitié femme et moitié poisson ; l'autre était moitié femme et moitié oiseau.



fu  
pe  
t-  
m  
es  
st  
et  
le  
ce  
de  
ç  
p  
c'  
la



\*\*\*\*\*

## Le Petit Mousse

\*

Le petit mousse contemplant les montagnes fuyantes qui décoraient l'horizon de leur crâne pensif, moiré et ridé comme il convient, semblait-il, aux sourcils froncés de la terre. Le petit mousse songeait : " puisque l'on dit que la terre est ronde, pourquoi ça serait pas une tête coupée sur les épaules d'un personnage d'une grandeur et d'une corpulence plus grande et plus corpulente encore que les autres grandeurs et les autres corpulences. " C'est-il Dieu possible, que tant de monde embrouille les choses ! C'est pourtant ça : les montagnes sont les sourcils audessus des paupières ouvertes, les paupières ouvertes, bien, c'est les côtes, au bord des fleuves remplis de larmes des yeux crevés de l'univers ". Le petit

mousse songeait, songeait : “ il y a, sans doute des larmes d'eau douce, et les larmes d'eau salée sont beaucoup plus nombreuses, puisque ça forme la grande mer ”.

Et le petit navire, avec son petit mousse, filait toujours, comme dans la chanson, paré, harnaché, rêveusement épris de sa course lointaine, vers le port qui s'en venait de là bas, dans des parages que l'on voudrait entrevoir. Et le petit navire, comme une poussière dans la prunelle ouverte creusait son sillage, emporté par son hunier et sa grande voile tendus dans la brise du soir. Et Dieu qui songeait, divinement, mais à son balcon d'azur et de nuit, soufflait doucement sur la terre, sur la tête coupée des épaules, pour les voiles en voyage et pour les ailes qui se tendent, sur les mats des barques songeuses, et dans les ailes avides des espaces bleus où gisent des rayons d'étoiles.

La brise rafermie poussait toujours les voiles,

le clapotis clapotait sur les flancs du petit navire, et, peu à peu, les étoiles du ciel persemaient de leurs palpitations blondes et chatoyantes les routes immenses et sereines de la mer sommeillante et pleine de bercements et d'oracles.

Le capitaine chantait :

“ Il était un petit navire  
“ Qui longtemps avait voyagé.  
“ Il était, je dois vous le dire,  
“ Par Notre-Dame protégé.

“ Car depuis des mois, des semaines,  
“ De longs mois et de très longs ans,  
“ Voguant sur les mers incertaines,  
“ Il avait bravé les autans.

Le petit navire naviguait, le capitaine chantait, et le petit mousse songeait :

“ Les hommes, les poissons, les oiseaux, les

sables, la mer, la terre, qui est une tête coupée, tout ça, ça été fait par le bon Dieu. Le bon Dieu a fait la nuit, il a fait le jour ; mais pourtant non, le jour s'est fait tout seul, quand le soleil est apparu comme un beau plat de cuivre bien frotté.

Le capitaine chantait toujours :

- “ Les marins hâlés par la bise,
- “ Très vieux, marchaient à pas pesants,
- “ Les mousses portaient barbe grise,
- “ Le capitaine avait cent ans.
  
- “ En dépit des vieilles voilures,
- “ Des cordes, des filins trop courts
- “ Qui pendaient le long des mâtures,
- “ Le navire avançait toujours.
  
- “ Si bien que par un soir d'orage,
- “ Poussé par l'ouragan fatal,
- “ Le bateau, sans mat, si cordage,
- “ Vint échouer au port natal.

La nuit était sereine et belle, belle pour les marins, belle pour les gens de terre, belles pour les petits mousses appuyés sur les mâts, belle aussi pour les petits nids endormis sur les branches. Des mouettes se reposaient au bout des vergues comme de petits anges de plume, ou comme des lutins que la nuit fait éclore. La grève d'une île, au loin, apparut, blanchâtre, sur le blanc de l'onde comme l'écaille émaillée d'une tortue lente, et engourdie au ras des goémons. La bise soupirante dans les cordages semblait un murmure de prière.

Le petit mousse songeait, songeait maintenant tout haut :—“ Que Dieu est bon ! Que Dieu est beau ! C'est bien de valeur qu'il n'y en ait qu'un ! Il est partout, partout, mais il y en a qui le divise qui le chasse, qui l'emporte plus dans une place que dans l'autre, qui le charrie, qui le trimbale de tribord à babord, de la poupe à la proue, et

qui disent, "là, hola ! je l'ai, je le tiens".

Et le capitaine chantait encore :

" Mais au pays qui le vit naître

" Il ne rencontra que mépris ;

" Nul ne voulut le reconnaître,

" On l'accueillit avec des cris.

" On n'eut que rire, que menaces,

" Pour les vieux marins abattus.

" Les enfants avec des grimaces

" Lancèrent des cailloux pointus.

— Ah ! les gueux, les gueux de gueux, grondait le capitaine, ils les chassaient, les pauvres marins ! Ils les chassaient ! Monsieur le curé aurait dû prendre leur part, il aurait bien pu dire un bon mot en leur faveur. Être chassé de son village, quand on veut y revenir, le curé était peut-être absent encore. Mais enfin, c'est de

leur faute un peu, à eux, ces marins hâlés par la bise, puisqu'ils revenaient sans argent, hé ! oui, sans argent. Pas d'argent pas de suisses, hein !

Et le mousse disait : Qu'importe s'il n'y a qu'un seul Dieu, au moins, il y a trois personnes divines, bien correctes, bien solides, ça c'est sûr comme le bateau, et, comptant sur mes doigts, je les sais par cœur, le père, le fils qu'on a attendu, dans mon cantique. " Depuis plus de quatre mille ans", c'est long quatre mille ans. Eh ! bonté ! c'est long quatre mille !

Qu'importe c'est trois personnes en Dieu ! "

Sacrédié, fit le capitaine, tu ne peux pas nommer la troisième, mon gars ? "

—La troisième, c'est le Saint-Esprit.

—Et la quatrième, mon garçon ?

—La quatrième ? y en n'a pas de quatrième. C'est toujours trois, excepté, peut-être ben, avant

que le fils fut de ce monde, ça ce pourrait que c'étaient deux, mais quatre je ne sais pas ça.

—Et, solennellement, en face de la nuit sereine et belle, entre les étoiles du ciel et celles du fond de la mer, le vieux capitaine compta lui aussi sur ses doigts, tenant le pouce fermé.—Quatre, le Père, une, le fils, après sa naissance, deux, le Saint-Esprit, trois, et l'argent, ça fait quatre. L'argent, ça vaut ben de quoi. On s'en fait dire, avec ça, des prières, des saintes messes, des vêpres. Ramasse-toi-s'en, c'est ça qu'il faut !

Le petit mousse songea encore.

La nuit était sereine et belle.

Et le vieux capitaine continua sa chanson avec sa chique dans la bouche, et des mots mal prononcés :





“ Alors, sans vivres, sans ressource,  
“ Levant l’ancre encore une fois,  
“ Le navire reprit sa course,  
“ Pour des semaines et des mois.

“ Au feu de la naissante aurore,  
“ Le soir dans l’horizon confus,  
“ On l’aperçut longtemps encore,  
“ Mais un jour on ne le vit plus :

“ Le petit navire sans voile,  
“ Lassé des océans maudits,  
“ Voguant au pays des étoiles,  
“ Avait gagné le Paradis !

—A tribord ! “ Envoyez la barre au nord,  
mon capitaine ”, cria le petit mousse, “ le quai !  
le quai du Paradis ! Tout de même, les marins  
“ hâlés par la bise ”, et qui n’avaient pas  
d’argent, avaient gagné le Paradis ! ”

J'entendis le " sacrédié ", du capitaine ; mais je n'ai pu comprendre s'il disait que tout est bien changé, ou si rien n'est encore changé ; mais le petit mousse contemplait bientôt les montagnes fuyantes qui décoraient l'horizon de leur crâne pensif, noir et ridé comme il convient, semble-t-il, aux sourcils froncés de la terre.

